

## Études littéraires africaines

# Contribution d'Antony Mangeon

Antony Mangeon



Numéro 38, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028681ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028681ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Mangeon, A. (2014). Compte rendu de [Contribution d'Antony Mangeon]. *Études littéraires africaines*, (38), 126–133. <https://doi.org/10.7202/1028681ar>

orientés par une vectorialité Sud-Nord, seraient à même d'illustrer exclusivement, précisément et rigoureusement la condition et l'expérience postcoloniale en Afrique (p. 8)

L'histoire n'est plus persuadée de détenir seule la vérité sur la société humaine, son passé, son présent et son avenir. Elle reste une discipline scientifique, certes, avec ses exigences méthodologiques de rigueur, mais elle ne peut plus exclure une parenté étroite avec la littérature, tant les écrits de notre temps, qu'ils soient produits par des historiens, des journalistes ou des écrivains décorés, puisent ouvertement dans le passé et le présent, pour y lire un futur incertain. « L'histoire est un roman vrai », dit Paul Veyne ; « l'histoire est d'autant plus scientifique qu'elle est littéraire », ajoute Ivan Jablonka.

Achille Mbembe parle du retard du « temps intellectuel franco-français » sur le « temps culturel du reste du monde ». À lire le livre si fin de Dominic Thomas, je me demande si le retard n'est pas du côté de la critique postcoloniale américaine, plus scientifique qu'elle ne veut bien le dire, peu ouverte à la formidable explosion du vécu auquel nous assistons, qui appelle une nouvelle collaboration entre histoire, littératures, récits de vie en tous genres, à même de faire comprendre à chacun sa propre localisation historique.

S'il est vrai que nous soyons entrés dans une « ego-histoire », pour reprendre la formule de Pierre Nora, ne confondons pas l'expression de cet ego avec les vicissitudes des individus entraînés dans les vortex de l'histoire, mais cherchons, modestement, à lire-voir-écouter les paroles vivantes de notre temps.

■ Daniel DELAS

\*

Lorsque Dominic Thomas publia *Black France*, en 2007, son livre connu d'emblée un certain retentissement car, tout en mettant l'accent sur les thèmes du colonialisme, de l'immigration et du transnationalisme, il était aussi l'un des premiers à marquer certaines continuités dans l'histoire littéraire noire francophone, de l'ère coloniale à l'époque postcoloniale. Avec lui, des récits bien connus (*Mirages de Paris*, *L'Enfant noir*, *Le Docker noir*, *L'Aventure ambiguë*...) se voyaient en effet revisités sous un jour nouveau, comme offrant les prémisses de problématiques extrêmement contemporaines, tandis qu'à l'inverse les productions les plus récentes – celles de la « quatrième génération » des écrivains africains, incarnée notamment par Alain Mabanckou, Daniel Biyaoula, Fatou Diome...

– se trouvaient inscrites dans des filiations méconnues, comme celles du dandysme ou du nomadisme noirs, entre autres manifestations exemplaires des influences réciproques et des intrications croissantes de l'Europe et des mondes africains dans le cadre historique du triangle atlantique. Le tout se présentait enfin sous l'égide des « études postcoloniales », mais l'ouvrage n'en tentait pas moins d'opérer, sous cet intitulé, une ambitieuse synthèse entre diverses inspirations critiques, que ces dernières soient africaines (avec Abiola Irele, Manthia Diawara, Achille Mbembe), américaines (Brent Hayes Edwards, Françoise Lionnet, Christopher Miller...), britanniques (Alec Hargreaves, Paul Gilroy...) ou encore françaises (avec en particulier Jean-Loup Amselle et Bernard Mouralis).

Depuis 2006, la question de « la France noire » a évidemment fait l'objet de nombreuses publications, dans l'Hexagone et plus largement dans le monde francophone, et la traduction de *Black France* sous un nouveau titre, *Noirs d'encre*, doit évidemment prendre acte – et par là même tirer un nouveau sens – de ces divers développements critiques. Dominic Thomas s'y applique dès son introduction (« La “France noire” dans les contextes transcoloniaux »), puis à nouveau dans sa conclusion (« La question “noire” et les *Black Studies* aujourd'hui »), mais est-ce à dire que, de ce fait, son ouvrage gagnerait toujours plus en pertinence ? Oui, si l'on croit son préfacier (Achille Mbembe) ou ses postfaciers (Pascal Blanchard et Nicolas Bancel), qui saluent tour à tour « une contribution de poids à la “bibliothèque postcoloniale” française en cours de constitution » (p. 9), et rien moins que LA « référence en langue française » des « *Postcolonial Studies*, *Cultural Studies* ou encore *Black Studies* » (p. 244).

J'aurais personnellement un avis plus mitigé et, au vu de ce qui m'apparaît comme une collusion de plus en plus manifeste entre marketing éditorial et recyclage intellectuel, dans cette traduction-promotion de *Black France*, j'aurais plutôt tendance à juger, comme Daniel Delas, que loin de nous faire rattraper un certain « retard typiquement français » sur le train des idées postcoloniales, cette nouvelle école autoproclamée des *Black Studies* ou des études postcoloniales « à la française » risque surtout de nous confiner dans une voiture-balai, sans nous donner à voir les véritables enjeux ou la profonde nécessité d'une critique désormais post-postcoloniale. Pour développer mon point de vue, et pour les besoins de ma démonstration, je procéderai en trois temps : j'exposerai tout d'abord le cadre épistémologique premier de *Black France*, tel qu'il se maintient encore dans *Noirs d'encre* ; je présenterai ensuite la

réception de cet ouvrage dans le nouveau cadre du postcolonialisme « à la française », et les malentendus qui peuvent malheureusement en découler ; et après quelques constats plus amusés qu'amers, j'essaierai de souligner comment la féconde logique intellectuelle qui anime malgré tout *Noirs d'encre* se voit aujourd'hui prolongée dans de nouvelles directions critiques.

Reprenons, tout d'abord, ce que j'ai appelé les « diverses inspirations » de *Noirs d'encre*. Dominic Thomas s'en explique dès les premières pages de son introduction :

En mobilisant les apports de différentes disciplines (anthropologie, sociologie, études francophones, *Gender Studies*, études sur les diasporas, études postcoloniales, transnationales et transcologiques), cet ouvrage permet d'envisager de nouvelles manières de réfléchir sur la dimension symbiotique des relations entre la France et le monde francophone. [...] Si l'on se distancie des cadres anthropologiques traditionnels afin de repenser la relation entre le mondial et le local, la recontextualisation qui en découle et les apports d'une approche ethnographique "multi-site" sont extrêmement utiles pour déterminer les objectifs de ce livre (p. 13).

Cette démarche résolument pluridisciplinaire, interactionniste et continuiste peut aussi se lire comme une tentative de synthèse entre différents modèles : chacun des termes de l'extrait proposé se voit en effet associé, au fil des pages de *Noirs d'encre*, à un ou plusieurs noms et à autant d'ouvrages de référence. Certains seront évidemment plus saillants que d'autres, ne serait-ce que par qu'ils livrent ici une épigraphe, là une règle méthodologique... Parmi ces nombreux auteurs, j'en retiendrai personnellement six : Jean-Loup Amselle, Achille Mbembe et Bernard Mouralis pour la filiation francophone, et William Cohen, Françoise Lionnet et Christopher Miller du côté anglophone.

Le premier tour de force de Dominic Thomas consiste en effet à recouper les travaux d'Amselle avec ceux de Mbembe et de Mouralis pour mettre en relief les interactions, les influences réciproques, ou tous les « branchements » et « décrochages » qui se sont historiquement opérés au sein du réseau ou du *continuum* sociohistorique franco-africain. Plusieurs citations des trois auteurs convergent ainsi pour dessiner un nouveau « cadre d'interprétation » et « évaluer précisément la manière complexe dont les populations et les histoires se sont imbriquées ou créolisées, plutôt que d'analyser ces entités comme si elles étaient autonomes » (p. 14) : à une descrip-

tion poétique de l'Afrique par Mbembe (p. 17) s'adjoint ainsi une définition du branchement par Amselle (p. 24), et avant que les deux penseurs ne reviennent en épigraphe, respectivement au début des chapitres 5 et 3, on sera passé par un propos de Mouralis (*République et colonies*, Présence Africaine, 1999, p. 30, cité dans *Noirs d'encre*, p. 47) pour défendre encore et toujours ce que Dominic Thomas nomme à plusieurs reprises le « processus d'« intercommunication » » et « le bilatéralisme des échanges entre les populations en Afrique et en France » (p. 25). Il se dégage ainsi deux idées fortes et récurrentes : d'une part, l'affirmation d'une « Afrique [transformée] en un signifiant territorial global, qui transcende les limites » de son « simple espace continental » (p. 32) et, d'autre part, l'assomption d'une France plurielle, riche de ses « connexions avec l'Afrique [...] bien plus anciennes que la colonisation » (p. 18), et donc d'autant plus travaillée par sa « dimension transnationale » qu'elle s'avère, à rebours, hantée par le vieux fantasme colonial d'une identité nationale pure de toute influence étrangère, ainsi qu'en attestent plusieurs déclarations politiques opportunément reprises dans l'ouvrage. Du côté américain, tout en restituant à William Cohen cette insistance sur « la longévité du contact français avec l'Afrique » (p.18), Dominic Thomas s'appuie conjointement sur les travaux de Françoise Lionnet et sur ceux de Christopher Miller pour défendre la nécessité de « théoriser les réseaux de pouvoir et d'influence en termes de conscience transcoloniale » (p. 19) au sein du « triangle atlantique français », cette histoire et cette géographie partagées et faites de circulations, de retours et de déplacements. Évidemment, on pourrait trouver insolite que l'auteur de *Noirs d'encre* s'attache à réconcilier, au cœur même de son projet, des auteurs qui se sont parfois ouvertement (sinon violemment) opposés, comme ce fut autrefois le cas pour Christopher Miller à l'encontre de Françoise Lionnet (*Nationalists and Nomads*, 1999), et plus récemment pour Achille Mbembe vis-à-vis de Jean-Loup Amselle (*Ruptures post-coloniales*, 2010). Mais ce n'est pas le moindre des talents de Dominic Thomas que de réussir à opérer de telles synthèses, et on lui saura gré de confirmer ainsi par l'usage ce qu'on défendait justement, dans cette rubrique même de « l'à propos », à savoir la nécessité de réfléchir tout ensemble avec Mbembe et avec Amselle – ce que Sylvère Mbondobari a démontré à son tour dans une récente et intelligente confrontation entre les deux penseurs <sup>11</sup>.

<sup>11</sup> « À l'angle des rues parallèles : Achille Mbembe et Jean-Loup Amselle », p. 233-258 dans MANGEON (Anthony), dir., *Anthropolitiques. Jean-Loup Amselle, une pensée sans concessions*. Paris : Karthala, coll. Hommes et sociétés, 2014,

Mais par-delà ses articulations inédites entre divers courants critiques, Dominic Thomas réalise un autre tour de force avec *Noirs d'encre*. En s'intéressant en effet prioritairement à des œuvres qu'on pourrait juger mineures ou d'une facture littéraire sans grande envergure, ainsi qu'à des productions qui se localisent ailleurs qu'à Paris, le critique « provincialise », de son propre aveu, « l'expérience de l'immigration » en France (p. 36), dans le même temps qu'il relativise le canon habituel de la « littérature afro-française ». Décentrement et décentralisation vont ainsi de pair, et ces deux processus accompagnent tout naturellement la déterritorialisation et la mondialisation des littératures africaines francophones.

D'autres rencontres et des affinités nouvelles se sont cependant développées entre 2006 et 2013, de *Black France* à *Noirs d'encre* : après s'être à plusieurs reprises réclamé (notamment dans sa conclusion) des essais collectés par Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire dans *La Fracture coloniale* (2005), Dominic Thomas a participé lui-même au volume suivant, *Ruptures postcoloniales* (Bancel, Blanchard et alii, 2010), avant de devenir avec eux l'un des maîtres d'œuvre du « beau livre » *La France noire* (2011). Tandis que ces publications collectives, dans les « Cahiers libres » des éditions de la Découverte, entendaient en effet contribuer à « l'implantation » des *postcolonial studies* en France, ou plus exactement précipiter l'avènement d'« études postcoloniales à la française », elles ont aussi paradoxalement contribué à polariser le paysage intellectuel français par leur dénonciation récurrente de supposées « résistances universitaires » au postcolonialisme ainsi que par leurs oukases récurrents – ou, au mieux, leur silence gêné – à l'encontre de diverses recherches et publications qui les avaient justement précédées dans l'étude de l'histoire coloniale, de l'idée républicaine ou plus largement des sciences humaines dans leurs diverses compromissions avec la raciologie. La réaction ne s'est donc pas fait attendre, et parce qu'ils ne se retrouvaient assurément pas dans ce courant « postcolonial » qui confondait parfois trop hâtivement les faits et les valeurs, et qui s'avérait ainsi prompt à discréditer l'universalisme au nom de ses dévoiements, ou le républicanisme au titre de ses manquements, des spécialistes de l'Afrique comme Jean-Loup Amselle (*L'Occident décroché*, 2008) ou Jean-François Bayart (*Les Études postcoloniales, un carnaval académique*, 2008) se sont assez vite déclarés de vigoureux adversaires des postcolonialismes de tous poils. Ces prises de position antagonistes n'ont en soi rien d'éton-

nant : de *Logiques métisses* (1990) à *Branchements* (2001) en passant par *Vers un multiculturalisme français* (1996), Jean-Loup Amselle s'est, par exemple, toujours opposé à l'essentialisation des identités et à l'instrumentalisation de ces dernières par des « entrepreneurs d'ethnicité et de mémoire prompts à accoler des spécificités raciales et culturelles sur des groupes sérialisés d'individus » (*L'Ethnicisation de la France*. [Fécamp] : Lignes, 2011, p. 31). Or, de l'aveu même de Dominic Thomas, l'affirmation d'une « France noire » ou d'une littérature « afro-française » participe très précisément d'une telle ethnicisation des rapports sociaux : « le signifiant racial », écrit-il dans l'introduction de *Noirs d'encre*, « est évidemment au cœur de la catégorie "afro-français" sur laquelle ce livre se concentre, nous confronte [sic] aux politiques identitaires, et cette "ethnicisation" interroge simultanément l'axiome républicain postulant une communauté indifférenciée ainsi que la manière dont les communautés s'organisent dans le contexte diasporique » (p. 29). Lorsqu'il cite donc à nouveau Amselle, dans sa conclusion, et notamment sa thèse d'après laquelle « chaque terme est l'effet d'une lutte entre ceux qui nomment, qui assignent une identité, un label et ceux qui sont nommés, assignés à résidence identitaire de telle ou telle manière ou qui refusent de l'être » (p. 238), Dominic Thomas se trouve inévitablement en porte-à-faux avec l'anthropologue dont il s'inspire, puisque son ouvrage et ses contributions aux publications collectives de l'Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique Contemporaine (ACHAC), animée entre autres par Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, participent très précisément de la « construction permanente de ces catégories » telles que les brocarde l'africaniste dans son dernier essai sur « le racisme qui vient » (*Les Nouveaux Rouges-Bruns*. Fécamp : Nouvelles Éditions Lignes, 2014, p. 10). Il me semble donc qu'il y a là un infléchissement qui rend impossible toute nouvelle synthèse puisqu'il ne s'agit plus tant d'accommoder ensemble deux pensées différentes et cependant compatibles, que de superposer l'une sur l'autre deux logiques intellectuelles résolument antithétiques. Dans son nouveau titre et dans son ralliement tactique aux études postcoloniales « à la française », Dominic Thomas ne fait donc pas qu'ajouter une couche supplémentaire à l'épais feuilletage de ses options critiques, il leur confère aussi un nouvel « enrobage » qui travestit, d'une certaine manière, son projet initial. Certes l'affiliation peut, de prime abord, s'avérer une stratégie payante : publié par un éditeur important de la place parisienne, adoubé par les thuriféraires du « poco made in France », *Noirs d'encre* jouit désormais d'une exposition optimale ; mais, sous ces feux de la rampe,

l'ouvrage aura peut-être plus de mal à masquer certains de ses défauts. Passons sur la maladresse de certaines répétitions (p. 28 et p. 53), ou sur une certaine confusion entretenue entre Saskia Sassen et Joseph Stiglitz (p. 212 et p. 216), dont Dominic Thomas cite, à seulement quelques pages de distance, des ouvrages dissemblables mais aux titres strictement identiques (*Globalization and its Discontents*, respectivement publiés en 1999 et 2002). Plus gênante à mes yeux est la propension du postcolonial au recyclage des idées, ainsi que l'auto-promotion systématique qui marque toutes ces publications. La contribution de Dominic Thomas à *Ruptures postcoloniales* devient ainsi la nouvelle conclusion de *Noirs d'encre*, à peine reliftée, et le « beau livre » *La France noire* se voit systématiquement présenté par l'auteur et ses postfaciers comme une pierre de touche incontournable du renouveau postcolonial en France (p. 12, 235, 243...), alors que restent, en parallèle, superbement ignorées certaines publications qui auraient assurément mérité de figurer dans ce nouvel état de lieux autorisé par la mise à jour éditoriale d'une traduction en français. Je pense notamment à *L'Empire du langage. Colonies et francophonie*, de Laurent Dubreuil, publié en 2008 aux éditions Hermann puis traduit en anglais en 2013, ouvrage qui s'attache entre autres à penser « au-delà du postcolonial », dans sa postérité déjà advenue ; je pense aussi aux travaux récents de Jean-Louis Cornille (*Plagiat et créativité I*, 2008 ; *Plagiat et créativité II*, 2011) qui ont revisité à nouveaux frais les relations complexes entre littératures noires francophones et littérature française, selon « un état de révisionnisme permanent » (*Plagiat et créativité II*. Amsterdam : Rodopi, 2011, p. 9) inspiré par Harold Bloom et son *Angoisse de l'influence* (1973, traduction française de 2013), mais qui entre pleinement en résonance avec les subtiles analyses développées par Dominic Thomas, à la suite d'Henry Louis Gates Jr, sur la « révision » que les écritures « noires » imposent fréquemment au canon littéraire « blanc » (p. 129).

Je conclurai en revenant sur deux des pistes nouvelles qu'a défrichées Dominic Thomas, en insistant sur la « provincialisation des expériences littéraires afro-françaises » et sur la figure du « dandy noir » comme médiation constamment renégociée entre monde africain et monde européen. Il se trouve que de jeunes chercheuses explorent désormais avec brio ces nouvelles directions critiques : Claire Ducournau, maître de conférences à Montpellier III, dont le séjour académique à UCLA a certainement profité des conversations avec Dominic Thomas, s'intéresse désormais de près aux mécanismes de consécration des écrivains africains en France, et notam-



ment au rôle des salons et autres festivals en province dans la reconnaissance croissante de l'Afrique littéraire. De son côté, l'universitaire afro-américaine Monica L. Miller a étudié, dans son ouvrage *Slaves to Fashion* (2010), le dandysme noir dans son contexte global, et notamment la façon dont « l'identité diasporique noire » s'était trouvée « stylisée » par la littérature et par l'image. C'est assurément l'intérêt des grands livres que d'amorcer ainsi de nouveaux questionnements : de ce point de vue et à plus d'un titre, *Noirs d'encre* en reste un.

■ Anthony MANGEON

\*

### Entretien avec Dominic Thomas

**Nathalie Carré :** *Noirs d'encre*, publié en France en 2013, est, selon les mots mêmes de l'éditeur, une « traduction adaptée » de *Black France : Colonialism, Immigration, and Transnationalism*. La version française est en effet, entre autres changements, augmentée d'une préface d'Achille Mbembe et d'une postface de Nicolas Bancel et de Pascal Blanchard. Comment s'est mise en place la collaboration pour cet ouvrage et comment considérez-vous cette traduction qui est aussi, d'une certaine manière, un nouvel ouvrage ?

**Dominic Thomas :** Tous ces facteurs sont importants. La version en langue anglaise a été publiée en 2007 mais le livre est le résultat d'une période de recherche très longue comprenant du travail sur le terrain dans la République du Congo, au Sénégal et en France. Mon livre précédent, *Nation-Building, Propaganda, and Literature in Francophone Africa* (Indiana University Press, 2002), avait exploré les défis du nationalisme dans l'Afrique francophone subsaharienne. Puis, mon attention s'est redirigée pour sonder l'échec de l'impératif nationaliste et l'impact résultant de la dissolution des structures étatiques sur les sociétés africaines et les populations. Dans *Nation-Building*, je me suis concentré sur la relation entre la littérature et l'État dans l'Afrique francophone, les contributions des écrivains à la transition du colonialisme à l'indépendance, ainsi qu'une expérimentation plus récente de la démocratisation. Le but était d'apporter une meilleure explication des circonstances de la colonisation africaine à travers une vision plus englobante du rôle que la littérature a joué dans l'histoire africaine, la décolonisation et le processus complexe de la formation d'États-nations modernes. En analysant la désorientation qui a découlé des régimes coloniaux et postcolo-